

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 43 [i.e. 44]

Artikel: L'ami Jacques
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204574>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

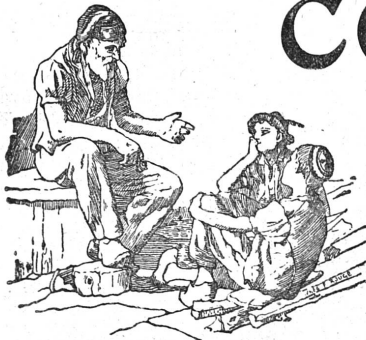
Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

PETITS POÈTES LACUSTRES

CETTE partie de la rive du Léman qui va de Cour à Saint-Sulpice a gardé son aspect d'autrefois et tout son charme naturel, malgré le proche voisinage d'une cité de soixante mille âmes, malgré la fièvre de la bâtisse, malgré les entrepreneurs, les brasseurs d'affaires, les adorateurs de la ligne droite et du béton armé, malgré tous ceux qui préfèrent à la poésie le 5, le 6 ou le 7 %. En été, la pittoresque plage grouille de petits baigneurs qui se rôtissent sur le sable et prennent, à la fin de la saison, une belle teinte de pain d'épices. Elle est moins animée le reste de l'année; mais elle conserve néanmoins de nombreux fidèles: ses amis naturels, les pêcheurs à la ligne, tout d'abord; puis les botanistes, à qui les marais des Pierrettes offrent quelques plantes rarissimes; les maçons italiens, visiteurs du dimanche, ceux-là, descendus au lac pour savonner leurs mouchoirs de poche et leur unique chemise de rechange; les couples d'amoureux pour lesquels semble avoir été fait exprès l'étroit sentier zigzagant entre les acacias touffus; puis les peintres, les poètes en couches, les citadins que la ville attriste, les pauvres hères sans feu ni lieu, les lazzaroni lausannois, ces « pépés de la Riponne », dont la seule occupation apparente est de porter, de temps à autre, les jours de marché, le panier de quelque acheteuse qui n'a pas sa domestique avec elle. Bref, ce bout de grève est la Riviera du vrai peuple; il y aspire le plein air, il y jouit de paysages merveilleux sans se heurter aux mille entraves de la civilisation et du progrès.

Que les harmonieux tableaux qu'on rencontre à chaque pas, à l'embouchure du Flon ou de la Chamberonne, ou encore près de la classique église romane de Saint-Sulpice; que ces perles de la couronne de sites dont se ceint le Léman aient inspiré aux meilleurs de nos paysagistes et de nos écrivains leurs toiles et leurs pages les mieux venues, rien d'étonnant à cela, rien même de plus naturel. Ce qui l'est moins, c'est de voir des êtres frustes, saisis par la poésie de ces bords, s'essayer à les chanter aussi! Passant, l'autre jour, à Saint-Sulpice, nous avons lu, griffonnés au crayon sur une paroi en planches, ces vers informés :

Adieu Léman.
Sur ta grève solitaire
J'ai rêvé bien souvent.
Sur tes ondes douces et chères
Mon cœur indolent
S'est bercé bien souvent.

Un amoureux, qui signe : « Un malheureux fou », a rimé ceci, tout à côté :

Je pense à vous quand le soleil se lève,
J'y pense encor quand il finit son cours.
Si parfois dans un sommeil je rêve,
C'est dans l'espoir de vous aimer pour toujours.

Le même poète qui dit adieu au Léman et à sa grève « solitaire », semble n'avoir pas coulé des jours heureux à Saint-Sulpice. Voici en quels termes il prend congé de ce village :

Je t'ai vu, cher Saint-Sulpice, et t'ai abité.
Adieu, je te quitte et prie Dieu de n'y plus retourner.

A défaut de ce poète, Saint-Sulpice verra toujours revenir ceux qui prient les caves hospitalières et les auberges bien tenues, à preuve les quatrains ci-après, inscrits sur notre même paroi :

Vivent les habitants de Saint-Sulpice,
Qui sont tous de bons enfants,
Lorsqu'ils nous offrent la saucisse
Avec trois verres de petit blanc !

Et pour un beau coup de figure,
Chez monsieur Jallard vous serez très bien,
Car ceux qui aiment la friture
Trouveront ce qui leur convient.

C'est encore moins fort que ce qui précède. On voit que, comme ailleurs, le talent a ses degrés à l'école poétique des grèves du Léman.

V. F.

A DES BIBELOTS

DE cet ardent besoin d'aimer autour de soi, D'aimersans raisonner, d'aimer n'importe quoi, Nous épanchons sur vous une immense partie, Objets inconscients que n'atteint point la vie.

Nous nous habituons à vous voir près de nous,
Nos mains vous ont touchés, nous avons fait de vous
De confidents amis, ou de muets emblèmes;
Vous êtes devenus comme un peu de nous-mêmes.

Vous savez nos secrets, nos plaisirs, nos douleurs.
Cependant, vous irez vous faire aimer ailleurs
Sans le moindre regret, quand on viendra vous pren-
[dre
En dépit de nos pleurs qu'on ne veut pas comprendre.

Vous n'en paraitrez pas un moment assombris.
Et rien ne troublera votre beauté placide.
Tandis que nous, les yeux sur votre place vide,
Demanderons en vains nos souvenirs chéris.

Albine TÉTAZ-FOURNIER.

Le *Conteur* est heureux de présenter à ses lecteurs un nouveau poète de chez nous, poète d'un sentiment délicat dont les œuvres, peu nombreuses encore, ont déjà été publiées, en partie, par des revues parisiennes.

Nous disons : « poète de chez nous »; c'est exact. Française de naissance, Madame Tétaz est maintenant notre compatriote par son mariage avec M. L. Tétaz, ingénieur, un enfant de Lausanne, élève de la Faculté technique de l'Université, et actuellement fixé à Marseille.

L'AMI JACQUES

C'est là le titre d'une brochure de trente-cinq pages et de très modeste apparence, qui vient de prendre la clef des champs. Son auteur est un de nos collaborateurs, dont le talent d'observation et l'esprit original se cachent sous le pseudonyme de « Paysan du Seyon ».

A ce nom familier, qui, de nos lecteurs, ne voudra lire tout au long, l'histoire amusante et peu banale de l'« Ami Jacques », un « type » — dans la vraie acception du mot — très populaire en pays neuchâtelois et dans certaines contrées du canton de Vaud?

A titre d'apéritif, voici deux courts extraits de cette histoire.

JACQUES A TABLE

GRAND, large et gros comme il est, Jacques a besoin d'une solide nourriture corporelle. On ne vit pas de réunions seulement! Et Jacques, pour varier un peu son ordinaire, met à profit ses relations parmi notre monde bien pensant, et juge avec son gros bon sens que, lorsqu'on a savouré ensemble les joies de l'esprit, on peut aussi bien partager la nourriture terrestre. Et notre Jacques a ressuscité, pour son profit, l'Eglise des premiers temps où toutes choses appartenaient à la communauté des frères, où l'on avait perdu la notion du « mien » et du « tien ». De toutes les vertus du chrétien, Jacques préfère l'hospitalité. En toute bonne foi, et « au nom du Seigneur », comme il dit, il s'invite lui-même à la table du prochain. Il entre et prononce : « Le Seigneur m'a montré mon chemin de venir dîner aujourd'hui chez vous ». C'est la clé d'or qui lui ouvre toutes les portes et toutes les tables, le « Sésame, ouvre-toi » de cet excellent croyant.

Et Jacques ne dédaigne point les jouissances de la chair. Voyez-le se régaler de croûtes au fromage ou de gâteaux aux pruneaux, qui sont, avec beaucoup d'autres, ses deux plats favoris. Le brave homme y mord avec conviction. Lorsqu'il s'est rassasié, il remercie le Seigneur de lui avoir montré le chemin de cette maison. Une fois même, voyageant au Val-de-Travers et n'ayant pas dîné, il s'achemina le soir vers le presbytère de Fleurier, où sa Providence lui fit rencontrer un plat de croûtes au fromage dont il eut bien vite fait justice. Alors, se retournant vers son hôte, il lui déclare d'un ton sentencieux : « Ah! je vois maintenant pourquoi le Seigneur ne m'avait pas permis de dîner aujourd'hui: c'est pour que je puisse souper mieux! »...

JACQUES A LA CAMPAGNE

A la campagne, Jacques s'aide souvent à moissonner. Il aime cette besogne, et — soit dit entre nous — elle ne le surmène pas. Puis il se trouve, chose merveilleuse, que Jacques arrive à point nommé pour rentrer la moisson à la grange, et que, une heure ou deux après, un orage éclate. Il en conclut que, sans lui, la récolte n'aurait pu être rentrée, qu'elle aurait subi toute l'averse, et s'attribue le mérite de sauvetage.

Il racontait un soir, je ne sais dans quelle réunion, les vacances qu'il venait de passer dans la campagne vaudoise. Nous le questionnions :

— Alors, Jacques, est-tu allé en vacances, cet été?

— Oui, dans la vallée de la Broye.

— Et qu'y faisais-tu?

— Eh bien, continuait-il de sa bonne voix traînante, eh bien, le matin, je me levais à huit heures, et l'on déjeunait. Puis, à dix heures, j'allais aux champs porter aux moissonneurs le panier des « dix-heures », et nous prenions les « dix-heures ». A midi, je revenais leur porter le dîner, et on dînait. On se reposait à l'ombre

d'une haie de noisetiers, et je rentrais à la ferme. A quatre heures, je reportais le panier aux faucheurs, et nous prenions les « quatre-heures ». Le soir, on soupa à sept heures, on prenait le « pousseu » à neuf heures et nous allions nous coucher. Voilà tout.

— Et le lendemain ?

— Le lendemain ? Eh bien, c'était la même chose !

Paradoxe à part, ne trouvez-vous pas cette manière de villégiaturer préférable à celle des gens, réputés de bon sens, qui se chargent de malles, de valises, de boîtes à chapeaux, et de gare en gare, à travers les bousculades, s'en vont vivre quinze jours dans la fièvre des grands voyages ? Il y a quelque part, dans l'« Imitation de Jésus-Christ », à ce propos, une phrase bien profonde : « Pourquoi voyager, dit le saint auteur, puisque vous trouvez partout le » même ciel, les mêmes gens, la même terre et » les mêmes tristesses ? » Jacques qui n'a pas lu l'« Imitation », a deviné cela. Il passe, ô singularité, ses vacances à se reposer ! Mais, au moins, ne me demandez pas de quelles fatigues il se repose.

PAYSAN DU SEYON.

COUMEINT ANDRIEN LOU MONNA, ALEXIS DE L'ESPÉRANCE ET SALOMON BLOMBACH FONT ONNA PATZE.

COGNAITÈ VO Alexis de l'Espérance ? On lou nommè deince, parceque l'espeirè adi ; quand vint la piodze, espeirè apri lou bi teimps ; quand fâ chè, iespeirè la piodze ; quand ye fâ frâ, iespeirè lo tzaud ; quand ye fâ tzaud, iespeirè lou frâ, etc. Assebin restave avoué sa fenna, onna galezà dama dein onna balla carraie qu'on appelle l'Espérance.

Ye n'ein a min à li por cogneitre les tzévaux ; ne sè lèsse pas mettrè dedein per les juifs. Se n'ami Andrien, qui est monnâ, au bor dau lé eintre Velenaova et Outsy, on tot fin (ye ne sara pas monnâ sein çein), avai fauta d'on bon et fort tsévaou por son méti et coumeint qu'atrou ge veiant mi qué doux, ye l'écrit à Alexis de l'Espérance dé veni avoué li tsi Salomon Blombach por cheidrè on bidet, et coumeint Salomon l'é on bon gaillâ, Andrien lei de deince, ein beivessèint on verrou por finir lou martzè :

— Te veinds bin tchai ton bidet ; se te ne rabats pas oquié, te lou laissou.

— Te ma vie ! Tiaple me prèle ! que cet verre il m'emboissonne si che ne fais bas le chuste brix, que lei dit Salomon.

2 FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

La Jambe à François.

RÉCIT VAUDOIS

par Alfred Cerésolo.

DÉDIÉ A MON AMI PHILIPPE GODET

CE n'était que trop vrai ; car quand ils m'ont soulevé pour me mettre sur le char, il semblait, en prenant ma jambe, qu'ils portaient un sac de noix, tant mes os étaient escarfaillés.

J'ai vite pris une bonne gorgée de vieux pour que le cœur n'aille pas me fausser la parade ; je me suis recommandé à Celui qui est le Maître, et Louis m'a vite entortillé la jambe avec des herbes fraîches, de la salette et du barboutzet. Sans ces bons soins, je crois bien que j'aurais été quasiment perdu ratiboisé.

Comme bien vous pouvez penser, la descente, dans ces dérupites et le long de ces chables, n'a pas été une partie de plaisir. A ce moment, je ne pensais plus aux oiseaux. Je n'entendais que mon corailon de Louis qui pleurait et ce sauvage de Hanz qui jurait après la jument.

— Oï, que l'ei fa Alexis, mâ por on tsévaou tchai, l'é on tsévaou tchai.

— Vi, ma foi, mais che veux on me goupe le tète, si c'est pas un pon pête, il n'a peur té rien.

— On vei bein que ti es Israëllistre coumeint cique qu'étaï chu lou bateau à vapeu avoué Jonâ, chu la mer rodze, quand n'a baleinna fa-sei peintzi lou bateau, lou capitaine lei a lanci onna trabliâ, pou l'étertè ; la baleinna avala la trabliâ, ye lei tzampa apri on tabouret que la balleina avala assebin ; enfin on lei a tzampa des oranges por l'eintreteni on momeint, ye la medzi ti liau fruits. Einfin dé comptou lei an lanci on villiou juif célibataïrou que n'étaï pas damadzou et que la baleinna medze assebin. Coumeint ci bougrou dé gros pesson risquavé adi de feirè bétécula lou bateau, Jonâ qu'éta on brav'hommu, sé dévoué et chauté dein la mer ! La baleinna l'avalé assebin coumeint vò l'ai ti lié dein la Bibla.

Einfein on finné per io on arai d't coumeinci ; les ovra dau bateau à vapeu an pètzè la baleinna avoué on gros hameçon, l'an aveitaïé chu lou navire et lan achommaïé.

Coumeint on vollhiavé ein fèrè boutzèri, on lei a overt lou veintrou et devena vò, me n'ami Salomon, cein que l'on a trôva dein ci veintrou ?

— Non ma foi, che sais bas.

— On a trova lou juif qu'étaï asseta chu lou tabouret dévant la trabliâ que veinda lès oranges à Jonas !

— Eh piè Andrien, sais tu bourquoi, il être un chui errant par le monde ?

— Ma fei na, que fâ lou monnâ.

— Eh pien, les chuiis ils ont voulu chercher un meunier qui ne soit pas voleur, alors ils ont envoyé un des leurs pour tâcher de trouver un meunier brave, et le chui il cherche encore, et il veut encore longtemps chercher !

Ma fei Andrien étaï bein prou eimbêta, mâ coumeint Andrien, Alexis et Salomon étan des bons lulus, ye sè mettant ti à rirè dé la farça. Ye l'an oncora bu on demi de bon novi et l'an fini lou martzè à l'amablou et sé san quitta bons amis.

MÉRINE.

Est-ce assez clair ? — Un superbe placard, découvert sur la devanture d'une boutique :

Fermé pour cause de réouverture.

La précaution forcée. — Quand je sors le soir, disait à un ami M. K^m, je prends toujours un « nerf de bœuf ».

— Parbleu, tu ne pourrais guère faire autrement.

A midi, on fut dans la cour... Matin ! Quand je vis venir en bas les escaliers, à ma rencontre, ma brave Henriette et mes petits, ma foi ! il n'y a pas... il n'y a pas de carabiniers qui fasse, les larmes m'ont jiclé dehors.

— Mon François ! mon pauvre François ! crie ma femme en pleurant, qu'as-tu attrapé ?

— La jambe est frou, ma pauvre amie ; mais le cœur n'a rien de mal.

— Oh ! mon Dieu !

— C'est encore du bonheur que je n'ais pas été assommé... Portez-moi vite sur le lit.

Pendant que les larmes de ma brave Henriette me tombaient quatre à quatre sur le gilet, ils m'ont porté dans ma chambre.

— M'y voici pour un moment ! que je leur fais... C'est égal, soumettons-nous. A la garde de Dieu !

— Oh ! nous allons bien te soigner, dit Henriette en m'embrassant.

— Nous saurons tous te cocoller, dirent les petits.

— Voici le docteur ! dit Louis en entrant.

— Vite la casse auparavant ! je meurs de soif !...

Au bout d'une minute, le temps de vite remettre les meubles en place et d'arranger bien le lit, voici le médecin ! Ce brave docteur, je l'aimais comme un père, car c'était un de ces bons vieux médecins de campagne, dévoué de jour et de nuit, et que chacun portait sur son cœur. Rien qu'à le voir arriver dans une famille, il semblait que le courage reprenait à chacun, tant il avait de gaieté, de savoir

Souvenirs et glanures.

Quand j'étais petit, je n'étais pas toujours très sage — on le disait du moins, — or, un de ces jours néfastes, ma bonne tante qui m'avait bien grondé termina par m'embrasser. Je m'en fus alors vers ma mère et lui dis :

— Oh maman, un baiser fait passer le goût de la dent-de-lion.

*

Un enfant voit passer un prêtre et s'écrie :
— Vois-tu, maman, c'est l'oncle en haut et tante en bas. D.

LES MAITRES D'ECOLE JUIFS

A YVERDON

UN journal d'Allemagne, la *Gazette de Voss*, a publié dernièrement une lettre inédite de Pestalozzi, où se dépeint bien le caractère du grand éducateur et qui montre en même temps les difficultés matérielles dans lesquelles il se débattait. Elle date de 1813. A cette époque, les jeunes pédagogues se rendaient d'un peu partout à Yverdon, auprès du maître, pour achever de se former. Suivant cet exemple, la communauté israélite de Hameln avait envoyé son maître d'école dans la cité de Pestalozzi, non sans l'avoir pourvu de lettres d'introduction, dont une du professeur Michælis, de l'Université de Tubingue, lui-même enfant de Hameln. Pestalozzi répondit à ce dernier par la suivante que voici :

Yverdon, ce 20 août 1813.

Monsieur le professeur Michælis,
à Tubingue.

Monsieur,

M. Gerber, ci-devant maître d'école à Hameln, est ici depuis deux jours. Il m'a remis votre lettre de recommandation, ainsi qu'une autre de M. de Wangenheim. Je suis heureux de voir qu'une nation si fort malmenée depuis tant de siècles ait conservé son caractère propre et donne des preuves aussi indéniables de sa vitalité, de même que de son intérêt pour la cause de l'éducation ; aussi suis-je tout disposé à former quelques maîtres d'école israélites.

Je ne puis naturellement vous donner encore mon jugement sur M. Gerber. Il faut pour cela que je l'observe à loisir dans son enseignement, dans ses études et dans toute sa conduite. Je crois pouvoir dire cependant sans me tromper qu'il ne manque ni d'intelligence, ni du désir de s'instruire. En attendant d'en savoir davantage, ayez la bonté, monsieur, d'écrire à M. Jacobson pour qu'il lui accorde les secours néces-

et de jolies attentions. En tous cas, il ne ressemblerait pas à certains de ces petits figolets de ville qui font leurs incrédules, leurs fendants et leurs marchands d'embaras. Notre vieux docteur d'alors était tout simple ; il ne voulait rien de ces manières, et jusqu'à son dernier jour (il est mort en 1870 et il avait pris les deux sept), il est resté le même, tout brave et bon enfant.

Ma fiste ! quand il a vu ma jambe en cet état, toute laide et démanguillonnée, il a hoché la tête avec un air de circonstance que je n'ai que trop compris.

— Croyez-vous que je veuille m'en ravoir ? que je lui fais.

— Il faudra prendre tout notre courage, mon cher François, et faire nos adieux à cette jambe.

— A vos ordres, docteur ! On est là... J'ai pleine confiance... Quand vous voudrez.

Et le voilà qui fait tout préparer : des linges, de l'eau, sa trousse, ses outils. Ce n'était pas joli à voir, allez toujours. N'importe ! En moins de rien, l'affaire de retrousser ses manches, de faire tirer le lit, les rideaux, il se met en route... Ah ! pauvres amis ! Quand il est arrivé à l'os, au grand os, il lui a fallu un moment. Était-ce l'âge, la chaleur, l'émotion ? Bref ! il a fait long, rude long. D'abord il a commencé à scier à un endroit, ensuite il a repris à un autre. Ah ! tonnerre de scie ! Quand j'y repense, toute ma vie j'entendrai cette musique infernale qui me secouait le cerveau et m'ébranlait ma